

Nouveaux visages de la jeunesse *Chronique urbaine* de Yanick Létourneau

André Roy

Number 116-117, Summer 2004

Le grand malentendu : le point sur le cinéma québécois

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/760ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2004). Review of [Nouveaux visages de la jeunesse / *Chronique urbaine* de Yanick Létourneau]. *24 images*, (116-117), 26–26.

Chronique urbaine de Yanick Létourneau

Nouveaux visages de la jeunesse

par André Roy

Le premier film de Yanick Létourneau voudrait nous inviter à jeter un regard sur la jeunesse actuelle du Québec, une certaine jeunesse venue de l'émigration (haïtienne, italienne), parlant un sabir étonnant (un amalgame d'anglais, de français et d'argot) et qu'on voit peu sur les écrans (le grand et le petit). Mais si ce n'était que cela, *Chronique urbaine* ne dépasserait guère le document sociologique. Il y a plus : une double volonté du réalisateur de montrer de l'intérieur une frange de ces jeunes adultes méconnus que sont les rappers et de défendre à travers eux le mouvement musical hip-hop qu'ils pratiquent. Le réalisateur évite ainsi d'adopter la lorgnette ethnique (façon Radio-Canada) et de s'identifier à cette musique en épousant un style paraplégique (façon MusiquePlus).

Ces écueils détournés, sa caméra peut suivre quelques jeunes sur une longue période en adoptant une démarche imprégnée de convivialité et d'engagement par le sentiment d'intimité qu'elle produit. Au fil du temps, le cinéaste crée ainsi une alchimie entre l'objectivité du portrait et la connivence produite par son implication affective avec ceux que l'amour de la musique unit et qui tentent de percer dans un marché tenu par les grandes multinationales et entretenu par les radios privées. En un mot comme en dix, *Chronique urbaine* est l'histoire d'une lutte, d'un combat.

Refusant le docu-drame comme le film-dossier, le film sort de l'ombre quelques passionnés de rap regroupés autour du label Disques Mont Real ; il leur donne un visage et, surtout, une existence. Ils ont pour nom Kamenga MBikay, alias K, Yvon Krevé, Tweedy, DJ Manspino. Ils font partie d'une génération qui ignore la culture musicale « officielle » (il faut voir comment K et sa copine réagissent devant la télédiffusion du gala

annuel de l'ADISC et se demandent qui est Sylvain Cossette, comme si c'était lui le marginal et non eux, alors qu'il apparaît même à nous, qui baignons depuis une heure dans ce documentaire, comme un extraterrestre, en un retournement saugrenu de situation). Ils écrivent des chansons graves qui traitent de leur quotidien, de la violence, du racisme et de l'isolement, des poèmes rimés d'une manière inattendue et très souvent extraordinaire. Et puis ils ont leurs codes vestimentaires et langagiers. Ils sont des témoins qui prennent, par leurs postures (leur musique, leur mode de vie), position dans une société peu soucieuse d'eux, dont ils sont les pourfendeurs en hérauts urbains, et ayant un fort sens de la justice et de la solidarité.

Mais le film n'aurait pas trouvé sa force de conviction – il réussit à nous rendre proches ces rappers – s'il n'avait pas opté pour une durée, par un filmage étendu sur près de deux ans. Une durée qui donne le temps de suivre Kamenga, qui s'installera avec sa copine enceinte dans un appartement d'Hochelaga-Maisonneuve, qui devra aller travailler en usine, etc. ; d'écouter parler le fondateur des Disques Mont Real, Cedric Morgan, au discours bien articulé, et de le voir abandonner sa compagnie faute d'argent et aussi par trahison (Yvon Krevé quitte sa maison de disques) ; d'aller avec DJ Manspino chez ses parents lors d'une fête et de voir réduits en miettes quelques clichés sur la communauté italienne ; de voir le petit Andy enfin naître ; de savoir à la fin du documentaire que Sans Pression, le groupe de K, a enfin sorti un nouvel album.

C'est cette durée qui permet une action continue et un contact participatif avec le groupe, sans que la caméra y joue un rôle de cataly-

seur (*Chronique urbaine* n'est pas un film d'intervention ni militant, dans le sens restreint et politique des termes). C'est elle qui permet que le regard devienne empathique, exact et humble. Elle permet que se mélangent la description attentive et l'éloge amical. Elle permet la participation oculaire des personnes, qui peuvent décrire et vivre leurs passions devant nous, exprimer leurs idées et leurs rêves, nous faire sentir leurs difficultés et leurs désillusions, nous faire comprendre leur détermination.

En suivant longuement et patiemment Kamenga, Yvon, Tweedy, Manspino et les autres, le réalisateur cerne la vérité de ces êtres, une vérité qui advient – et on n'en sera pas surpris puisque le rap se fonde sur les mots – par la parole. En utilisant peu l'entrevue et les « têtes parlantes », il impose cette parole, lui donne beaucoup de place même, mais, parce qu'elle colle étroitement aux personnes, elle pare leur vie d'un élan vital et nous communique l'utopie qui la meut. Yanick Létourneau nous offre ainsi une idée vivante et touchante de la nouvelle société québécoise en train de surgir. ◀

Québec 2003. Ré.: Yanick Létourneau. Ph.: Alain Julfayan et Yanick Létourneau. Son : Marco Fania, Yanick Létourneau et Salvador Valdez. Prod.: Yanick Létourneau et Diego Briceno-Ordaz. 81 minutes. Couleur. Dist.: Cinéma libre.

Nous incluons également dans ce palmarès de 24 images 20h 17, rue Darling, de Bernard Émond dont il a été question il y a un an dans le n° 115.



Yanick Létourneau cerne la vérité des êtres qu'il suit avec attention et empathie.